

# 1

*Nina, octobre 1975*

**L**e jour des funérailles de son arrière-grand-mère Herthe Aderbach fut le jour des premières fois pour Nina Dahlke.

C'était la première fois qu'elle se rendait dans un cimetière, un événement dont elle fut prompte à s'apercevoir qu'elle ne voulait pas qu'il se répète. C'était la première fois qu'elle avait roulé en voiture. C'était la première fois qu'elle était tombée nez à nez avec le mur qui départageait Berlin à l'Est, où se trouvait sa maison, et à l'Ouest qui lui était inconnu. Et c'était la première fois qu'elle voyait son imperturbable grand-mère Magda non seulement manquant de confiance en elle – une situation qui en soi aurait déjà été très étrange – mais complètement et indéniablement apeurée.

La journée avait commencé par la voiture, ou pour être plus précis, par l'excitation ridiculement enfantine de ses parents au sujet de leur nouvelle acquisition que même un enterrement n'aurait pu perturber. Contrairement à sa mère et à son père, Nina ne s'intéressait nullement aux voitures. À ses yeux, la seule chose incroyable concernant la Trabi marron cubique, c'était l'effet qu'elle avait sur ses parents. Si Nina avait connu l'expression, elle aurait dit d'eux qu'ils avaient eu le tournis. Son père Holger l'avait polie à

deux reprises d'un bout à l'autre des deux pare-chocs trois jours après son acquisition. Lorsqu'ils avaient pris place dans son habitacle qui sentait une odeur chimique pour se rendre au cimetière, sa mère Britte, habituellement si peu démonstrative, avait caressé son toit fin.

— Nous avons attendu cinq ans pour ça, Nina. Cinq ans pour être en haut de la liste. Tu imagines ?

Étant donné qu'elle était identique à toutes les autres voitures qui pullulaient dans leur quartier, Nina n'y parvenait pas. Qui plus est, la question l'avait plongée dans la confusion. Ses parents ne lui avaient jamais demandé de faire usage de son imagination auparavant ; ils avaient pour coutume de l'implorer d'y mettre fin. *Les bons citoyens* de la République démocratique allemande – ce que Britte et Holger Dahlke étaient convaincus d'être, avec Nina – étaient des gens sensibles. *Les bons citoyens*, comme lui rappelait constamment sa mère, ne tiraient pas de plans sur la comète car cela n'avait aucune utilité concrète. Sa professeure avait dit la même chose lorsqu'elle lui avait rendu sa dernière dissertation – qui était, il est vrai, bien plus féerique que ce que le sujet « Le bon enfant de l'usine » exigeait – qu'elle avait raturée de rouge. Ce que Nina constatait, et elle l'avait expliqué à Frau Maier lorsqu'elle avait vu le zéro pointé sur son dur labeur, c'était qu'en réalité, la phrase *bons citoyens* avait pour sens réel *terne et tari*.

La réminiscence du visage empâté de Frau Maier qui était parfois avenant, parfois pincé ne fut pas des plus plaisantes. Pas plus que la réminiscence de s'être assise dans le bureau du principal Huber alors qu'il invitait sévèrement ses parents à expliquer pourquoi ils élevaient un enfant qui « croyait avoir le droit de braver l'autorité » et ce qui « fonctionnait si mal avec leur parentalité ». Ils durent écrire tous les trois des lettres d'excuses à l'école, un ordre que Nina

eut beaucoup de mal à comprendre étant donné qu'elle seule était à l'origine du « crime » en question.

— C'est comme ça, ma poulette. Tout le monde est responsable de tout le monde. Ce qui signifie qu'il y a des pensées qu'il est mieux de garder pour soi, au lieu de laisser tout ce qui jaillit de ta tête sortir de ta bouche. Ce n'est pas toujours facile, Nina, de cacher celle que tu es – je le sais, j'en suis vraiment consciente. Mais, crois-moi, parfois, c'est la chose la plus sûre à faire.

Grand-mère Magda avait essuyé les larmes de Nina avec ce conseil ; Nina n'avait pas admis combien elle en était déçue. Bien qu'elle n'eût pas compris tout ce que Magda avait dit, elle savait que cela n'était pas très éloigné de ce que sa mère lui disait la bouche serrée : « Apprends à te taire, et apprend vite avant de nous mettre dans le pétrin. »

Ce que Nina avait réellement souhaité lorsqu'elle avait fondu en larmes sur les genoux de sa grand-mère, c'était que Magda prenne sa défense. Qu'elle fasse irruption dans l'école en agitant la dissertation raturée de rouge comme s'il s'agissait d'un des drapeaux écarlates qui ornaient l'ensemble du bâtiment et exige un vingt sur vingt, la note que Nina méritait. C'était Magda, après tout, qui l'avait initiée aux contes de fées pleins de princesses et de malédictions et de créatures magiques que Nina avait essayé d'imiter. Les histoires que Frau Maier avait rejetées car il s'agissait de « bêtises capitalistes vides de sens que tu n'as aucun intérêt à lire ». C'était sa grand-mère qui avait toujours insisté sur le fait que tout le monde a droit à un traitement équitable – c'était l'un de ses dires favoris – et, avec sa meilleure histoire raturée de rouge, Nina ne voyait pas là un traitement équitable.

Nina avait été sur le point de supplier Magda de passer à l'acte, puis elle s'était dit que sa grand-mère ne se fichait peut-être pas des histoires elle aussi. Que Magda aurait peut-

être des ennuis elle aussi si elle avouait que c'était grâce à elle que Nina les connaissait. Il était difficile, il fallait l'avouer, pour Nina de s'imaginer Herr Huber exigeant une lettre d'excuses de quelqu'un d'aussi respectable que sa grand-mère.

Jusqu'à sa retraite, Magda avait eu un emploi au gouvernement que Nina ne comprenait pas mais qu'elle savait important car tout le monde le lui avait dit. Elle participait encore à de nombreuses réunions qui semblaient très ennuyeuses. Et elle avait fait quelque chose d'héroïque pendant la guerre, bien que la guerre – et tout avait un lien avec cela, y compris la mort du grand-père de Nina dont on ne lui parlait jamais – soit une période de sa vie que Magda refusait d'évoquer. De surcroît, la mère de Nina était enseignante et son père travaillait dans un bureau, il s'agissait donc là aussi d'emplois respectables, nonobstant le principal avait-il trouvé le moyen de les traiter comme de sales garnements. Au lieu de parlementer, Nina avait alors essayé l'art de tenir sa langue que tout le monde lui avait conseillé de pratiquer. Ça n'avait pas été une mince affaire.

— N'oublie pas, Nina, ce n'est pas un lieu pour les enfants. Je ne sais pas ce que Mère avait en tête en te laissant venir, mais c'est à elle d'assumer, pas à moi. Il n'y a aucune place pour tes bêtises aujourd'hui.

La consigne brusque de Britte s'immisça dans les pensées de Nina alors que la voiture progressait avec quelques secousses aux abords du cimetière Friedrichsfelde. Si elle avait regardé sa fille alors qu'ils passaient l'entrée étroite, Britte aurait compris que l'ordre en question avait été inutile. Par la fenêtre Nina scrutait les arbres effeuillés inertes et les statues en ruines abîmées par les intempéries et soudainement elle se sentit toute petite. Elle aurait dû écouter tout le monde, dont sa mère, qui lui avait dit

qu'elle était trop jeune pour aller à des funérailles, et ne pas supplier Magda pour qu'elle la laisse y aller.

Tout le monde avait parlé de l'importance de « dire au revoir de façon appropriée » et combien cela était réconfortant. Mais voilà : rien dans le cimetière n'était réconfortant. Les rangées de stèles plantées comme des dents grises la perturbaient. Tout comme l'odeur de la terre humide entassée derrière la tombe et le cercueil qui était trop massif et trop définitif et bien trop petit pour contenir son arrière-grand-mère au grand cœur. Nina enfonça ses mains tremblantes le plus profondément possible dans les poches de son manteau en laine rêche et serra ses yeux fermés alors que le cercueil descendait dans la tombe. Puis la première motte de terre cogna le couvercle et ses genoux flanchèrent.

— Elle a été très courageuse, mais ça suffit maintenant, Holger. Pourquoi ne la ramènes-tu pas à la maison ou, mieux encore, puisque nous allons rester ici un long moment, amène-la en balade avec ta nouvelle voiture. Montre-lui un peu Berlin.

Nina était plus que contente d'obéir à l'intervention discrète effectuée par sa grand-mère. Holger était plus que content de suivre le conseil de sa belle-mère et de mener sa famille loin d'ici. En un clin d'œil, Nina s'engouffra dans la voiture, blottie contre sa poupée qu'elle aurait aimé ne pas laisser sur le siège arrière lors des funérailles, alors que ses parents énuméraient des noms de rues et monuments et essayaient de planifier le bon chemin. Nina n'avait cure des lieux où ils iraient, tant qu'ils s'éloignaient du cimetière. Ses oreilles se dressèrent néanmoins quand Holger évoqua Brandenburger Tor. Aucun de ses camarades de classe n'était allé voir ça, et une virée à la porte de Brandebourg, avec ses énormes chars et chevaux, lui permettrait donc de se vanter de cette sacrée aventure.

Il devint cependant assez vite évident qu'aucun de ses parents n'avait la moindre connaissance des rues de la ville dont ils se targuaient. Les maisons en forme de gâteau de mariage sur Karl-Marx Allee ne menaient pas à Alexanderplatz avec sa tour de télévision à tête d'aiguille, comme Holger l'avait promis, sûr de lui. En lieu et place de la vaste étendue bordée d'arbres de Unter den Linden, que Nina allait adorer selon Britte, la Trabi fut coincée dans un labyrinthe de rues ternes de plus en plus étroites. Au-delà des fenêtres rien ne semblait suffisamment différent des routes autour de chez eux à Oberschöneweide pour que cela attire l'attention de Nina. En outre, le quartier où ils se trouvaient était moins intéressant – au moins y avait-il de jolis parcs là où elle vivait et c'était à quelques pas de la rivière. Nina arrêta d'imaginer les récits qu'elle en ferait à l'école. Elle était fatiguée, et avait un peu la nausée à cause des secousses incessantes de la voiture. Elle ferma les yeux alors que ses parents continuaient de se disputer. C'est alors que les plaintes de Britte se terminèrent en pleurs.

— Où nous as-tu emmenés ? Oh mon Dieu, c'est une guérite. C'est un checkpoint. T'es malade ?

Nina se réveilla en sursaut. Les vitres de derrière ne s'ouvraient pas, mais elle plaqua sa tête contre l'une d'elles pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. La rue suivante était bloquée par un bloc en béton à l'aspect terne, qui donnait le sentiment que la barrière rouge et blanche baissée juste devant était anormalement brillante.

— Est-ce que c'est ça ? C'est le Mur ?

Britte se retourna et tira Nina de la vitre comme si elle était fine comme du papier.

— Ne l'appelle pas comme ça, surtout ici où tu ne sais pas du tout qui pourrait entendre. Tu veux que l'on se fasse arrêter ?

Elle laissa une main sur le torse de Nina et frappa le bras d'Holger de l'autre.

— Ne reste pas là sans rien faire – fais demi-tour ou marche arrière.

Holger essaya, mais ses pieds appuyaient trop fort et les vitesses craquèrent. Alors qu'il essayait à nouveau, la porte de l'abri s'ouvrit et deux soldats s'approchèrent en courant, leurs fusils levés et dirigés vers la Trabi.

— Coupe le moteur ! Ils doivent croire que l'on essaie de fuir.

Le cri perçant de Britte retentit autour de la voiture ; Nina flanqua ses mains sur ses oreilles. Les armes se rapprochaient, sophistiquées et noires et hypnotisantes.

— Maman, qu'est-ce que tu veux dire ? Fuir où ? Et pourquoi on nous arrêterait ?

Soit sa mère ne pouvait pas entendre, soit elle ne voulait pas.

Les soldats contournèrent la voiture et tapèrent sur les vitres de devant avec leurs poings.

— Ne leur ouvre pas, papa, s'il te plaît.

Mais Holger n'eut pas le temps d'entendre ses larmes : il était déjà à moitié debout, traîné par l'un des gardes armés.

Britte se retourna à nouveau vers Nina. Sa peau pâle était rouge, et ses lèvres fines étaient blanches. Son visage était désarmé.

— Sors, Nina, avant qu'ils s'en chargent. Peu importe ce qu'ils te demandent, réponds-leur. Et, pour l'amour de Dieu, ne l'appelle pas comme tu l'as appelé tout à l'heure : souviens-toi du nom correct.

Nina sortit péniblement de la voiture derrière sa maman, éraflant ses chaussures marron lustrées sur les pavés.

L'un des soldats lui fit signe de venir sur le trottoir.

*Le rempart antifasciste. Il n'y a que les gens de l'Ouest qui l'appellent le Mur.*

Le rempart : c'était le nom que Britte voulait qu'elle utilise – celui qui avait été ancré en Nina depuis son premier jour d'école.

Alors que les soldats commençaient à interroger ses parents, elle scruta les alentours pour observer tous les autres éléments qu'elle avait dû apprendre et régurgiter dans des contrôles et des essais, terrifiée à l'idée qu'elle pourrait se tromper et que ses parents pourraient avoir encore plus de problèmes à cause d'elle : 1961 – il avait été construit en 1961. Et il était là pour la protection de la RDA, pour empêcher d'entrer les capitalistes et les criminels de l'autre bord abject. Qu'est-ce que Herr Huber disait toujours, au début de chacune de ses assemblées interminables ? Nina examina les alentours, essayant d'entendre sa voix au milieu du sang qui tambourinait dans ses oreilles. *Nous ne devons pas nous en approcher. C'était ça. Au cas où les gens de l'Ouest s'approcheraient assez pour nous pousser à agir de façon répréhensible. Et de terribles choses auraient lieu s'il ne se trouvait pas là.* Elle pouvait le visualiser à présent et entendre les échos de sa voix dans sa tête comme ils avaient résonné dans le gymnase de l'école.

« L'Ouest ne respecte pas notre façon de vivre et ils sont jaloux de nos excellents travailleurs et nous les voleraient tous s'ils le pouvaient. Et pire, bien pire, sans le rempart, l'Ouest nous ferait la guerre, avec toute la souffrance que cela engendrerait. Notre gouvernement nous aime trop pour permettre cela et donc il nous protège. Et nous aimons notre gouvernement, n'est-ce pas ? »

Nina criait toujours *oui* avec le reste de l'école, même si elle ne savait pas vraiment ce qu'il entendait par *guerre* et *souffrance*, et ne savait pas vraiment comment aimer quelque chose comme un gouvernement sur quoi elle ne pouvait pas mettre de visage. Et elle avait arrêté de lever sa main pour demander pourquoi, car Frau Maier disait que

ce n'était pas la peine de poser des questions inutiles, et qu'il n'y avait que des sales gosses qui en posaient. Au lieu de faire part de ses interrogations, Nina avait fait comme tout le monde et s'accorda à dire que oui elle était privilégiée de vivre dans un pays qui prenait vraiment soin de ses citoyens. Même s'il était difficile de se sentir privilégiée alors que des soldats les mettaient en joue avec des fusils et hurlaient sur ses parents et les menaçaient de les séquestrer.

En fin de compte, les gardes-frontières ne lui parlèrent pas. Après avoir contrôlé la voiture et n'avoir trouvé ni les valises ni l'argent qu'ils semblaient chercher, ils donnèrent l'impression d'accepter que Britte et Holger n'étaient que de piètres conducteurs, pas des fuyards, et les relâchèrent. Holger reprit la route de façon maladroite ; ni Britte ni Nina ne firent de commentaire sur le trou à l'épaule de son manteau en tweed. Personne ne fit de commentaire sur l'incident. La seule chose que Britte dit à Nina sur un ton sec fut :

— Ne dis rien à ta grand-mère – je ne veux aucune remontrance de ma mère à ce sujet.

Nina ne répondit rien ; elle était trop occupée à essayer de donner un sens aux armes et aux menaces.

\*

Le chemin du retour jusqu'à la maison de deux étages de Magda à Triniusstraße, à dix minutes de marche de l'appartement des Dahlke à Kottmeier Allee, fut emprunté à une vitesse à décorner les bœufs. Lorsqu'ils arrivèrent, la maison était pleine à craquer. Holger et Britte disparurent dans la forêt de manteaux noirs, mais Nina était trop bouleversée pour s'y frayer un chemin. Au lieu de cela, elle prit la clé des champs, d'abord dans la cuisine où elle se servit une part de gâteau aux amandes, puis à l'étage et à l'arrière de

la maison où se trouvait la chambre d'Herthe, son arrière-grand-mère. La pièce, cependant, n'était plus un sanctuaire : elle était trop vide de présence. Le mobilier robuste était toujours à sa place. La collection de photographies aux cadres d'argent d'Herthe était toujours accrochée au mur ; sa brosse en écaille de tortue se trouvait toujours sur la coiffeuse. Les choses habituelles étaient là, mais Herthe n'y était pas et par conséquent aucune d'entre elles n'avait encore une âme. Le lit dans lequel Herthe avait passé sa dernière année, où Nina s'était blottie les après-midi après l'école, n'était pas un bateau ou un tapis volant ; c'était juste un lit. Sans les histoires qui leur étaient associées, les visages qui regardaient au travers des photos n'étaient qu'ombres insensées.

Nina posa son gâteau, son appétit envolé. Cela faisait à peine une semaine qu'Herthe était décédée – il devait forcément encore y avoir une trace d'elle quelque part ?

*Où se trouve la boîte aux trésors ? Ce n'est plus sa chambre, sans la boîte aux trésors.*

Nina se retourna vers la table de nuit, croisant les doigts pour que la boîte florale pleine à ras bord de boutons et pièces et bijoux vétustes s'y trouve encore. Depuis que Herthe était alitée, elle avait insisté pour la garder à ses côtés, afin que Nina puisse jouer avec. Au cours des dernières semaines avant sa mort, quand Herthe était trop faible pour faire autre chose que tenir la main de Nina, Magda avait poursuivi le jeu que sa mère avait commencé. Elles s'installaient toutes les trois contre des oreillers épais, Magda jetait le sort à la place d'Herthe trop fatiguée – *Pioche une pièce et je te raconterai une histoire* – et Nina ouvrait la boîte et plongeait sa main pour en ressortir une chaîne cassée, ou un pendentif qui avait perdu sa monture, ou une clé qui avait égaré son verrou depuis fort longtemps, afin d'en tisser une fable. C'était

leur rituel : mère et fille et petite-fille, toutes aimaient les contes. Sauf que maintenant, la table de nuit était vide et que les histoires avaient pris fin.

Nina paniqua. Elle fit les cent pas dans la pièce tel un papillon de nuit, cherchant derrière les rideaux, regardant sous le lit. La boîte était introuvable. Les tiroirs de la table de nuit et de la commode étaient trop étroits pour qu'elle s'y trouve. Le seul meuble où elle aurait éventuellement pu tenir, c'était la grande et encombrante armoire. Nina hésita : elle avait le sentiment que sa grand-mère ne serait pas contente qu'elle ouvre les portes et fouille. Magda était très à cheval sur ce qu'elle appelait *l'intimité*, ce que Britte avait expliqué de façon assez confuse : « Garde tes mains pour toi et ton nez relevé. » Nina savait qu'elle devrait vraiment demander avant, mais sa grand-mère était occupée, et elle avait besoin de la trouver. Elle tendit les bras, empoigna les anneaux en laiton ballants et tira.

Les portes s'ouvrirent avec un grincement et des effluves de moisissure et de lavande défraîchie. Cela faisait si longtemps que Nina n'avait pas vu Herthe accoutrée d'autre chose qu'une chemise de nuit blanche à col haut et une robe de chambre en laine délavée que ce fut un choc de voir les jupes et les robes à fleurs qui remplissaient ce grand espace.

Nina recula. Elle ne voulait pas les toucher. Elles avaient l'air trop rigides pour avoir un jour habillé le corps de son arrière-grand-mère. Et si vieilles qu'elle craignait que le moindre effleurement les réduise en poussière. Mais elle voulait la boîte aux trésors, et tous les conteurs savaient que les objets perdus finissaient toujours en des lieux effrayants. Nina retint sa respiration et se baissa autant qu'elle le put, s'assurant que ses yeux soient alignés avec le bas des vêtements. Elle immisça une main prudente sous les tissus rêches, tendit ses doigts jusqu'à ce qu'ils s'arriment à une ligne de boîtes tout au fond.